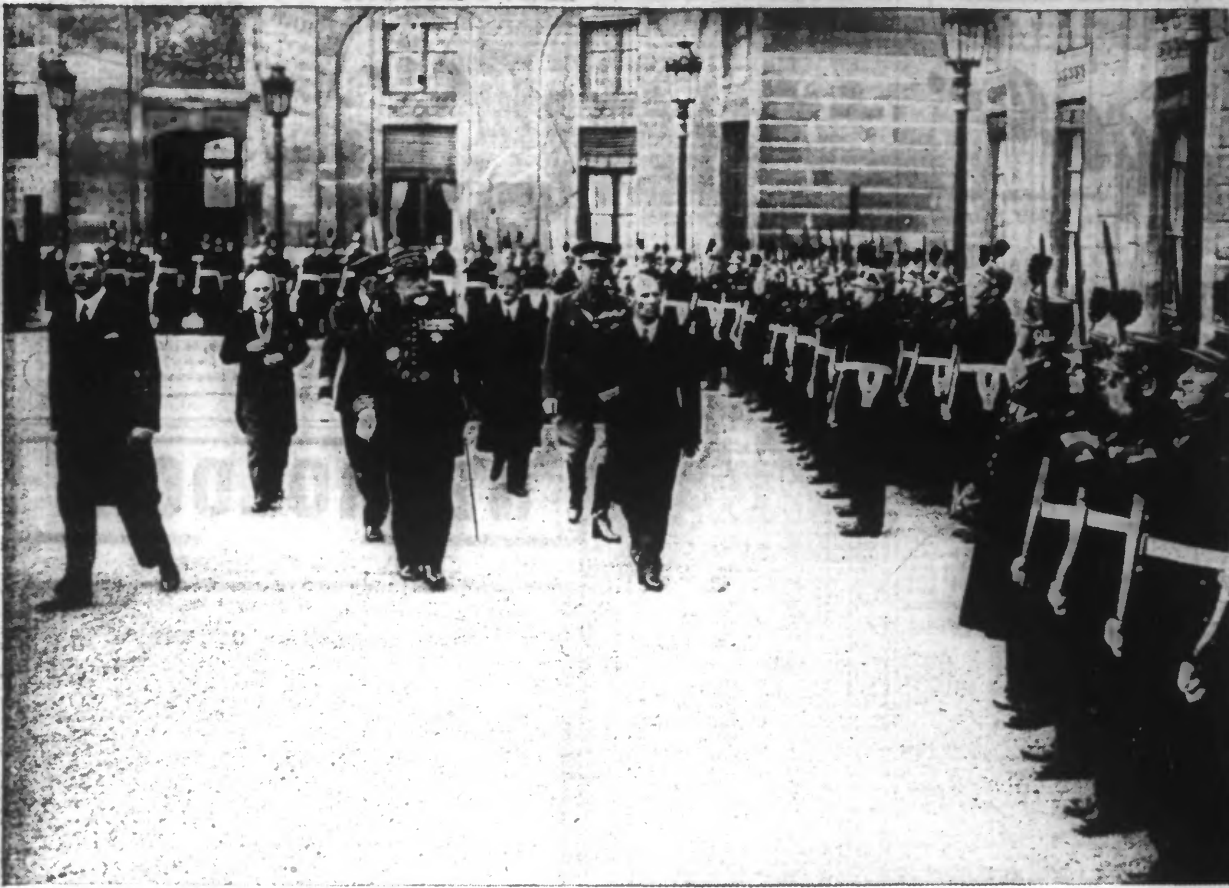


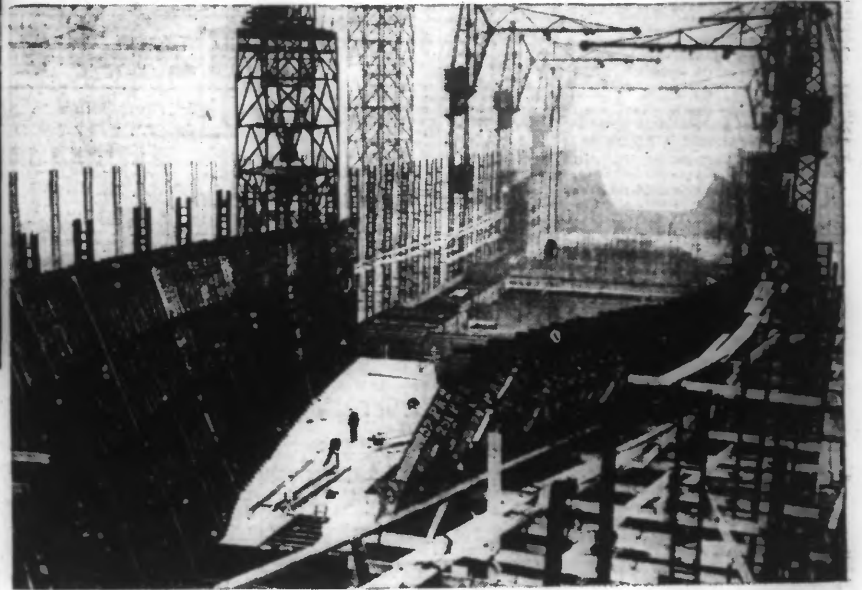
# L'ACTUALITÉ ILLUSTRÉE



En visite à Paris, le roi de Grèce a été reçu à l'Elysée, où avant d'être introduit auprès de M. Albert Lebrun, il a passé en revue la garde d'honneur.



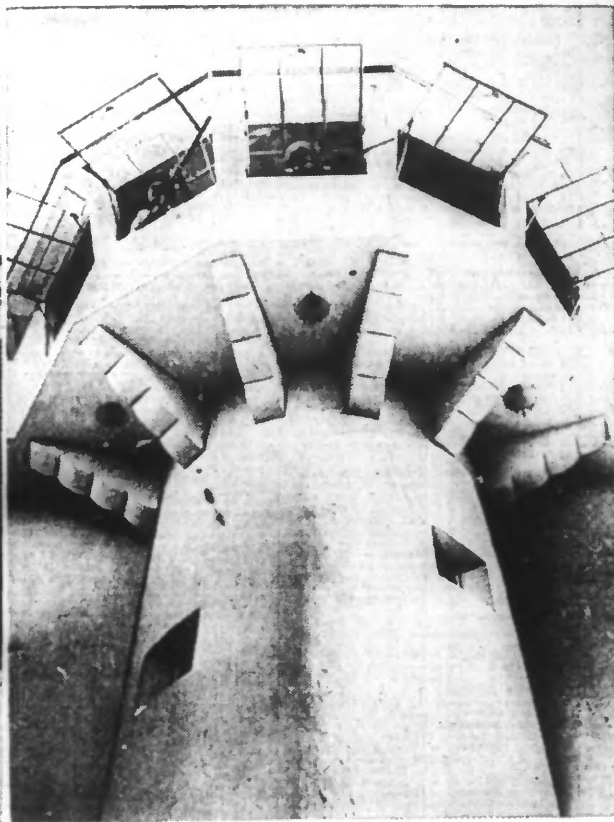
A Palma-de-Majorque, des prisonniers gouvernementaux font le salut nationaliste.



Un nouveau paquebot anglais en construction, le « Mauritania ». D'un déplacement de 36.000 tonnes, il sera long de 250 mètres



Danielle Darioux et Fernand Gravey, souriants, à leur arrivée à Hollywood, où ils vont tourner de nombreux films.



La tour de guet du nouveau pénitencier de l'Etat de Géorgie (Etats-Unis).



Leur équipement protégé par une bâche contre la pluie, des fantassins japonais cheminent dans les environs de Changhaï.

\* Feuilleton du « Journal de Roubaix » du samedi 6 novembre. — N° 24 \*

## RENEE ORLIS

PAR HENRI ARDEL

— Oui, M<sup>lle</sup> Orlis... Un instant, quand j'ai vu arriver ici cette jeune fille, alors que vous-même alliez revenir, j'ai crû à une prétention providentielle. Elle avait un joli visage et je sais combien les hommes s'attachent à ces traits frivoles; de plus elle avait grand air et eût fait, en dépit de son manque de noblesse, une marquise de Luynes très convenable. Mais je me suis informée, j'ai appris que M<sup>lle</sup> Orlis ne possédait aucune fortune et que, de plus, à cause de son père elle avait rompu toutes relations avec sa tante; celle-ci ne lui viendrait en aide ni ne la doterait d'aucune façon.

Roger continuait à écouter sa mère. Une fois de plus, il comprenait qu'entre elle et lui l'accord moral était impossible.

— Je vous prie de croire, ma mère, que le plus ou moins de fortune de M<sup>lle</sup> Orlis n'est jamais été une question pour moi... Mais il est une chose qui m'aurait sûrement éloigné d'elle, c'est qu'elle est artiste dans l'âme; il n'y a qu'à l'entendre chanter pour le savoir et j'ai l'honneur des femmes artistes. Elles sont plus maléfiques encore que les autres!

La voix de Roger s'était élevée amère,

son fils avec une héritière de fortune princière.

— Tenez, Roger, voyez.

Elle lui tendit la carte et, pour la première fois, aux yeux de Roger de Luynes apparut Maud Hoxton. Les soins de M<sup>lle</sup> de Groussy avaient produit leur œuvre. Il n'y avait plus aucun cachet exotique dans l'aspect de Maud. Elle était maintenant vêtue selon les règles du goût parisien. La robe, mollement soyeuse, accusait la rondeur souple de la taille et le corsage dégageait harmonieusement les épaules jallées d'un délicieux fouillis de draperies vaporeuses. Vraiment cette photographie était une œuvre d'art, elle faisait vivre la tête charmante, couronnée de cheveux ondulés qui se retroussaient très haut, dans un nuage d'une négligence savante. Les yeux regardaient avec une expression caressante, la même qui flottait dans le léger sourire des lèvres charmeses.

Et pourtant Roger la couvrit d'un regard plus froid, plus indifférent que s'il eût contemplé une belle statue.

— Vous avez raison, ma mère, cette jeune fille est fort jolie... L'ensemble de ce portrait est harmonieux. Et vous avez eu également raison de me rassurer au sujet de ses goûts artistiques... Son ourlier l'habille trop bien pour qu'elle en ait de fort développés... Il n'y a pas un pli de la robe qui ne soit préparé... En somme, qu'elle est cette jeune fille?

— Une Américaine, M<sup>lle</sup> Maud Hoxton. Il considéra sa mère, un peu surpris.

— Je n'aurais jamais pensé que vous pussiez me proposer d'épouser une étrangère.

— Pourquoi non? Dans notre maison, de semblables alliances ont déjà eu lieu... M<sup>lle</sup> Hoxton est catholique; elle descend d'une excellente famille; sa mère

est une Mexicaine de bonne race. La seule objection que je puisse faire à ce projet de mariage, c'est qu'elle n'appartient point elle-même à la noblesse... Mais vous avez toute sorte de préjugés contre les jeunes filles de notre monde.

— Ne croyez-vous pas que j'en aie un peu le droit? interrompit-il avec un étonnement dans la voix... Je pense qu'elle n'est pas aussi bien élevée à l'occasion que les plus misérables filles du peuple sans avoir leurs excuses.

Son accent reconnaît plein d'une somnolence et implacable raillerie que M<sup>lle</sup> de Luynes ne releva point. Elle dit simplement:

— Pour que les renseignements que je vous donne soient complets, je dois ajouter que M<sup>lle</sup> Hoxton jouit d'une fortune considérable, recevra une dot de plusieurs millions et...

— Et elle veut un titre en échange de ses millions, naturellement... Je ne m'étais pas imaginé encore que notre nom fût à vendre.

Une rougeur fugitive de colère anima une seconde la pâleur marmoréenne de M<sup>lle</sup> de Luynes.

— Vous êtes brutal dans vos expressions, Roger, et je ne sache pas que vous ayez sujet de les employer en ce qui concerne M<sup>lle</sup> Hoxton. Elle est d'humeur fort indépendante et n'épousera jamais, m'écrivait aussi M<sup>lle</sup> de Groussy, qu'un homme qui entrera absolument dans ses goûts et ses idées.

— Bien; je préfère qu'il en soit ainsi. J'aurais moins de scrupule à tenter l'aventure si le courage m'en vient.

— Veuillez vous souvenir, Roger, que je désire beaucoup — elle appuyait sur le mot « désire » — que le courage, puis-que tel est votre langage, ne vous man-

que point. Vous allez bientôt à Paris, le crois-je?

— En effet, je pense partir au commencement de la semaine prochaine.

— Alors je vous prie de vouloir bien passer chez M<sup>lle</sup> de Groussy afin de lui porter mes remerciements pour son obligeante intervention et lui faire part de votre opinion sur ce projet de mariage.

Il s'inclina sans répondre et elle prit son silence pour un acquiescement.

— Je vous rends votre liberté, Roger, et souhaite bien vivement que vous compreniez combien il est nécessaire que vous vous assuriez un brillant avenir.

Il eut en l'écouter ce même sourire étrange qui lui était plusieurs fois monté aux lèvres durant leur entretien. A quel bon discuter quand il était fermement résolu à ne reculer sur son indépendance que de sa pleine volonté?

— Bonsoir, ma mère, dit-il en se penchant pour lui baiser la main, ainsi qu'il le faisait chaque soir depuis sa petite enfance.

Elle répéta: Bonsoir! Et le mot tomba de ses lèvres sans aucune inflexion tendre; elle ne connaissait pas ces inflexions-là. Elle le suivit des yeux, l'âme seraine, tandis qu'il sortait de la chambre, parce qu'en cette circonstance encore, sa volonté paraissait destinée à triompher. Elle ne comprerait point quelle lassitude, quel pessimisme désespéré entraient dans le calme avec lequel son fils avait envisagé l'avenir qu'elle lui ouvrait... Peut-être, si elle l'avait entrevu, eût-elle été moins sûre d'agir ainsi qu'elle le devait.

ment où, dans son vaste et clair cabinet de toilette, véritable boudoir, elle était confortablement installée sur sa chaise-longue. Comme de coutume, sa femme de chambre vint le lui présenter sur le plateau d'argent et elle prit distraitement le paquet des lettres et des journaux. Mais aussitôt un air de curiosité anima son visage mobile, car elle venait d'apercevoir une large enveloppe fermée d'un cachet armorié sur laquelle son nom était tracé d'une grande écriture droite tout ensemble rigide et massive.

— Ah! une lettre de Yolande de Luynes, murmura-t-elle d'un ton de vif intérêt, tout en dépliant le papier qui avait une épaisseur de parchemin.

Elle parcourut rapidement les lignes capotées et régulières et eut une exclamation de contentement:

— Bien, bien... Ainsi nous allons voir ce beau et sauvage Roger de Luynes... Le voilà à Paris, il va être possible d'arranger une entrevue entre Maud et lui... Tout est pour le mieux...

Et avec sa manière de brûler les étapes pour arriver à un résultat souhaité, l'imagination de M<sup>lle</sup> de Groussy ne mit à courir vers le dénouement rêvé. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'elle lui montrait déjà Maud en costume d'épouse sortant de l'église Saint-Philippe du Roule, au bras de son mari, le marquis Roger de Luynes.

Selon son habitude, M<sup>lle</sup> de Groussy s'était passionnée pour l'idée qui avait subitement germé dans son cerveau quand elle avait reçu la première lettre de M<sup>lle</sup> de Luynes, lui parlant de ses désirs au sujet de son fils. Plusieurs fois, elle avait rencontré le jeune homme chez la baronne d'Herrène; elle l'avait trouvé très distingué, de haute mine et causeur charmant dès qu'il le voulait

bien. Et maintenant, elle était absolument certaine que rien au monde ne pouvait être meilleur — et plus important — que l'union de Roger de Luynes et de Maud Hoxton. Plus que jamais, Maud la tenait sous le charme, continuant à se montrer avec elle infiniment gracieuse et caressante, comme elle l'était toujours avec les personnes par qui elle se serait admise.

Par suite de cet engagement excessif et persistant et aussi par une conséquence naturelle de sa frivolité, M<sup>lle</sup> de Groussy n'avait pas senti bien profondément le départ de Renée. Chez elle, le cœur n'avait pas beaucoup souffert et pas une seconde elle n'avait éprouvé ce vide poignant que creuse, dans l'âme, l'absence d'un être aimé. Elle n'avait jamais été capable de ressentir que des affections de surface et un observateur eût vite découvert que sa grande tendresse pour Maud n'était au fond qu'un caprice pour un jouet qui lui semblait exquis.

Elle avait été pourtant réellement attachée à Renée, et cela pendant des années successives. Mais son orgueil, son egoïsme sa susceptibilité avaient été trop profondément atteints par le départ de la jeune fille pour que son affection résistât à cette épreuve. Elle semblait s'être réveillée toute la colère qu'elle avait jadis éprouvée quand la mère de Renée avait fait un mariage qui lui déplaisait.

(A suivre).